

Souvenirs de nos Aînés

Albert Garnier et la Papeterie Sibille

[Rédacteurs : Roger Ragot avec l'aide d'Albert Garnier]



Albert Garnier devant sa maison – photo R. Ragot

Albert Garnier habite depuis toujours dans la maison familiale à la sortie d'Estrablin, direction Moidieu-Détourbe. Il vit seul depuis le décès de son épouse Danielle le 1^{er} février 1999. Âgé de 82 ans, très calme, posé, il raconte tranquillement son entrée dans la vie active à la papeterie de Pont-Evêque, une usine qui fonctionne toujours. Son récit a été retranscrit textuellement, le plus fidèlement,

avec les imperfections de langage qui font le charme de cette prose. Notre ami Albert a bien évolué avec son temps, il utilise les nouvelles technologies. Il possède sa tablette, il surfe sur le net, passe des commandes sur internet pour les cadeaux de ses petits-enfants, imprime, reproduit et trafique des photos.

J'adresse un grand merci à notre ami Albert pour ses confidences et je vous souhaite une bonne lecture. Un texte que je vous conseille de lire doucement, comme si Albert parlait. Les petits points à la fin des phrases signifient des temps de pause. Bien évidemment celles et ceux qui ont travaillé à la papeterie comprendront mieux que les autres, son propos.

Albert raconte-moi comment tu es entré à la papeterie Sibille ?

« Alors, y a un gars qui venait tuer le cochon chez mes parents dans les années 50, y s'appelait Ferrari, il habitait à côté de la Poste à Pont-Evêque ; y a toujours sa maison d'ailleurs. Y venait tuer le cochon, alors y disait à mon père ; parce qui voyait bien qu'on n'avait pas une grande ferme ; « Y faut que ton fils y vienne travailler avec moi » (à la papeterie Sibille). Oh je crois qu'il a toujours travaillé là-bas. Il était chauffeur de chaudière, c'était à l'époque où y mettait le charbon dans la chaudière. Y avait le tas de charbon à côté, alors t'allais le chercher avec un wagonnet... et j'y ai fait. Comme y venait pas chez nous que pour tuer le cochon, y venait plusieurs fois par an ; Alors y disait toujours : « faut qui vienne travailler à la papete ». Et puis au bout d'un moment, j'avais 15 ans et demi, j'ai pris le vélo et puis chui été voir. Y s'appelait Gaude, le directeur, on l'appelait même Zorro. Oui parce qu'il était strict un peu.

C'est le gars qui t'embauchait et y te mettait pas dehors. Quand on faisait un peu des conneries, y te changeait de place. Y t'en faisait chier mais y te mettait pas dehors. Moi je me suis pas plains de lui, y t'arrangeait quand y pouvait. Alors j'allais de temps en temps avec mon vélo, y fallait y aller à 8h du matin. Alors j'y suis allé plusieurs fois et j'étais un peu découragé. Et Ferrari y me disait : « continue à y aller, y va te prendre. Y va voir que tu veux vraiment venir ». Je voyais Gaude et il arrivait. Et puis un jour j'y vais comme ça, et puis y me dit : « ah ben tu veux venir travailler, et ben tu viendras demain matin à 8h ». Ah c'était court, hein. Je suis rentré en janvier 57, c'était le 28 ou le 29, ouais ça devait être ça.

Quand chui arrivé, j'étais sur une machine qui coupait les feuilles, on les faisait tomber, ça faisait un petit tas. On les prenait et puis, hop, On commençait comme ça. Pendant un an. Et puis des fois y te mettait un peu plus dur. Et puis à 16 ans, chui été aux calandres. Chais pas si tu l'as connu, il est toujours de ce monde, Georges Berger à Pont-Evêque. Oh y doit être un peu plus vieux que moi, y doit avoir dans les 88. Et ben Georges Berger chui été avec lui à la calandre, chui toujours resté aux calandres (machines pour lisser le papier). Alors au début j'étais le troisième, après le deuxième, puis le premier de calandres. Je suis toujours resté là-dedans. Et pendant 41 ans. C'est dur maintenant pour rester 41 ans. »

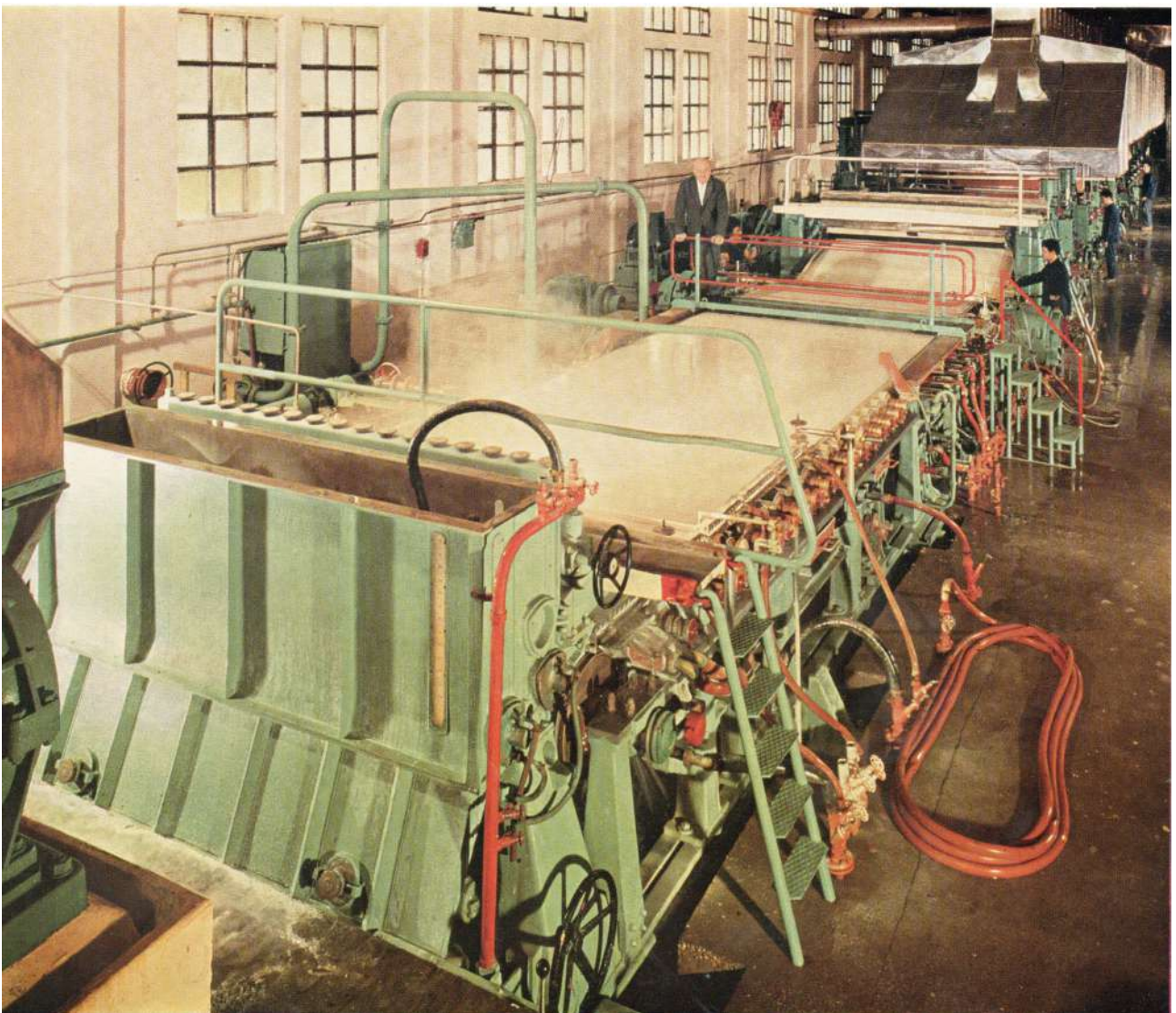
Et c'était toujours Sibille le grand patron ?

« Le grand patron s'était René Sibille ; il avait dû acheter des papeteries avant 40. Il était là-dedans depuis sa jeunesse. Moi je l'ai connu jusqu'en 65, il a dû mourir en 65. Oui, oui, il était pas si vieux que ça, y devait avoir 72 ans par là. Ah c'était quelqu'un qui était costaud hein. Et puis c'est son fils qui l'a remplacé, Christian, Christian Sibille. Il avait déjà 25 ans à l'époque. Et puis il avait d'autres fils. Y en avait un qui s'appelait Daniel, y avait aussi un autre mais qui a jamais été dans les papeteries. Le grand patron, il avait des filles aussi, une fille qui était mariée au directeur de Rottersac. Daniel, c'est lui qui faisait tourner une papeterie aux Echelles. Il avait la Dordogne, Les Echelles, Pont-Evêque, et puis après il avait acheté Stenay... Et puis après il avait fusionné avec les papeteries Dale. Ouais, Dale, y s'avaient aussi 3, 4 papeteries.



Albert Garnier avec Christian Sibille – collection A Garnier

Moi j'ai toujours été avec Christian Sibille..... Ah !!! c'est le patron qui passait, y connaissait tout le monde. Y venait te voir, y te demandait si ça allait, y te serrait la main, et la famille comment ça va ? Et oui, c'était un patron comme ça..... Ah t'en vois plus des comme ça maintenant ! Et puis c'est arrivé en 97, il a vu que plus personne (leurs enfants) voulait reprendre les papeteries, y s'était mis d'accord avec ses frères et sœurs, et c'est là qu'ils ont décidé de tout vendre. Et c'est Alhstrom qui a pris. Moi je l'ai connu jusqu'à la fin le père Sibille... Et oui, personne voulait reprendre, leurs enfants y s'en voulait pas, et eux y devenaient tous âgés. Ben il était plus vieux que moi déjà... Alors j'ai vu la pression qu'y avait quand les premiers directeurs d'Alhstrom sont arrivés. Nous on était à la machine 2, elle allait arrêter. Y passaient ces cons là, y nous regardaient même pas, y te disaient même pas bonjour ; c'était plus le patron d'avant, hein. »



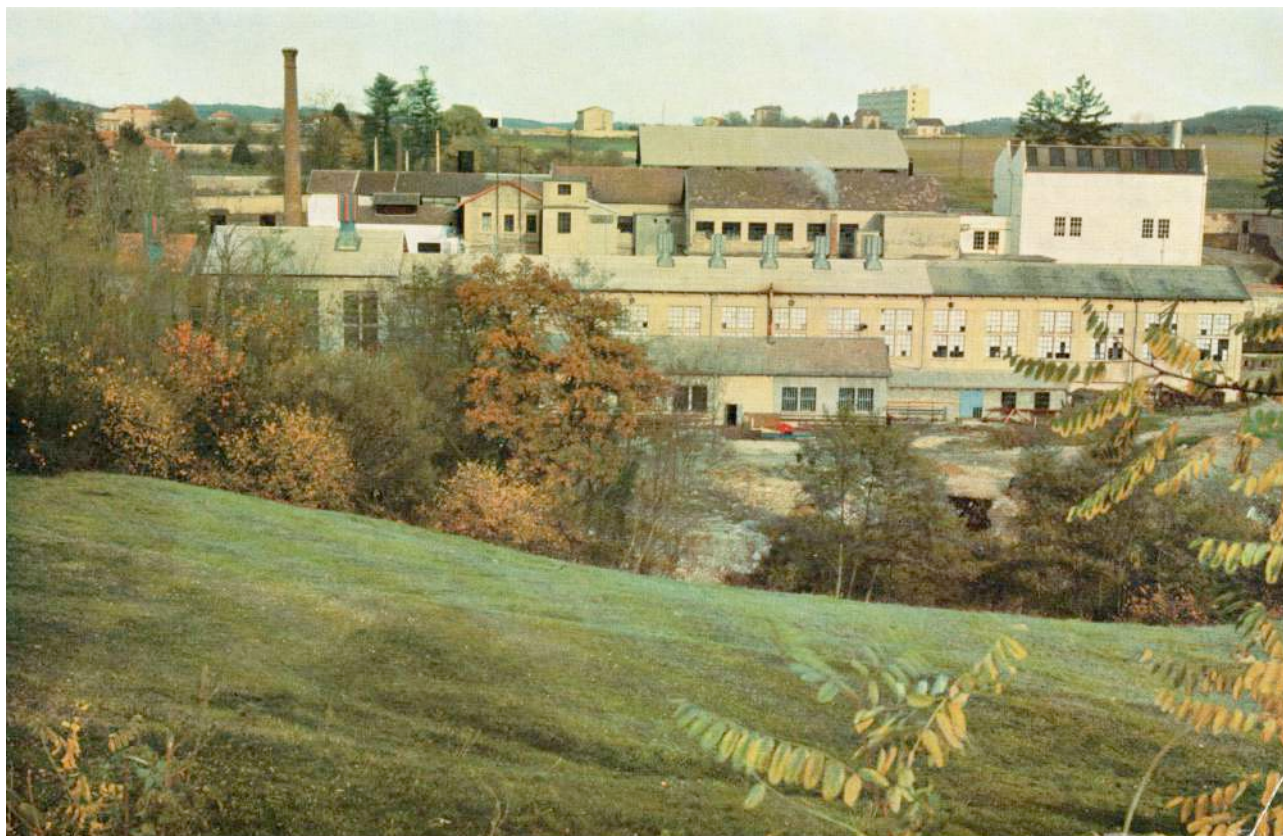
La machine 2 de l'usine de la Gère – collection R. Carre

Et tu es parti à la retraite à quel âge ?

« Et ben en 98, on a commencé l'année 98, j'avais pas 57 ans encore. Alors fin janvier, j'avais des varices et je me les ai fait opérer. Et puis, chui resté un moment à l'assurance après. Alors j'avais 57, c'était à 57 ans qu'on partait. J'avais 57 ans vers le mois de mars, alors je vais voir Jeannot Moussier (c'était le chef de production), je lui dis que je vais peut-être ben recommencer un peu. Et puis y commence à me taper sur l'épaule, « tu sais Albert, t'as beaucoup des vacances, et tu vas pas revenir » (grand rire d'Albert). « T'as des vacances jusqu'au 16 mai et ben ça va faire l'affaire ». J'avais arrêté fin janvier et ça faisait 41 ans pile, c'était un peu moins de cotisations que maintenant, c'est 160 trimestres je crois qui fallait..... Et faut dire qu'au début avant que ça tourne vraiment en continu, on faisait toutes les heures qu'on voulait. Tu pouvais faire 12 heures par jour. Tu faisais tes 8 heures et puis tu pouvais retourner en faire 4. »

Et pour ta retraite, ils t'ont fait un cadeau, quelque chose ?

« Oh non, on est parti comme ça, y a rien eu, et puis c'était Alhstrom, Sibille était parti. »



Vue générale papeterie Sibille -usine de la Gère -collection R Carre

Si c'était Sibille t'aurai certainement eu...

« Oh ben oui..... Y s'appelait Flip, le dernier directeur, c'est lui qui m'a fait les papiers pour partir, et c'était un directeur Sibille, le dernier de Sibille. Alors après je sais même plus ce qu'il devenu, s'il est resté ? »

Et pour ton mariage, ils t'ont offert un service ?



Albert et son service de table – photo R Ragot

« Oui, un service avec assiettes, tout ça, oh oui, un service de table complet. Ah ben c'était la caisse de l'usine (la quête avec les ouvriers), et puis le patron, y rajoutait. Et puis je crois même qu'au bureau y m'avait fait quelque chose aussi. Et puis même après, le directeur c'était Gaude encore, alors c'était son gendre qui me dit : « tu t'arrêteras à la maison en t'en allant, parce qu'on t'a préparé un cadeau ». Son gendre, c'était Marin Buisson, ouh c'était un coriace. Oh ben des fois y venait (Marin Buisson) le lundi matin parce qu'il faisait toujours le cadastre ce Marin. Y venait des fois l'hiver, je le voyais arriver, y disait

bonjour et puis y me disait « eh ben tu sais hier, j'ai fait du ski à Miribel avec ton patron » (grand rire d'Albert). Oh oui, il aimait bien se montrer. Oh puis c'était des grands joueurs de boules. A l'époque y faisaient des concours de boules interpapeteries. Eh oui, y avait un peu les boules dans plusieurs papeteries, alors y faisaient un grand concours de boules entre eux. Alors ça allait jouer souvent du côté de Grenoble parce qu'il y en avait beaucoup (de papeteries). »

Et ça travaillait en 3 huit ?

« Ah si, ça travaillait en 3 huit, moi j'ai commencé comme ça. 48 heures par semaine, ça arrêtait le dimanche matin à 4h, et ça recommençait le lundi matin à 4h. Jour et nuit et ça coupait le dimanche. Alors le dimanche matin y demandait toujours à ceux qui voulaient venir parce qu'il fallait faire l'entretien des machines, ça se faisait le dimanche matin et ça repartait le lundi matin. Et puis y ont commencé à faire les continus, quand y ont mis en route la machine 6 (nouvelle grande machine à papier largeur 5 mètres). La machine 6 elle a dû se mettre en route en 73 ; la machine 2 y

fallait partager les bobines en 2 déjà, elles étaient calandrées par 2 petites calandres. Et la grande calandre où j'étais et qui est restée tout le temps, y ont dû la monter quand j'étais à l'armée en 61, 62. La machine 6 elle, a dû démarrer en 73, elle est vieille, alors y en ont rajouté des morceaux pour qu'elle aille plus vite. Ben ça a fait comme où j'étais, la machine 2, y l'on rallongée pour qu'elle aille plus vite aussi. Parce que moi j'ai connu une autre machine, toute petite qui faisait que du papier cristal, c'était la machine 1. Alors c'était vieux comme tout. Et ça faisait du joli papier. »

On est parti sur un autre sujet, à parler du voisinage :

Maurice Béraud, tu l'as connu ?

« C'était le frère à Emile, il y avait travaillé sur cette machine. Et ben c'est ma mère qui leur avait vendu le terrain. Oh mais ça remonte à vieux. Là où je suis c'est la ferme de mes parents et puis on avait les terrains autour de la Vesonne. Mais ce que je te dis de ma mère, c'est qu'elle avait héritée des Trabet, parce qu'elle s'appelait Trabet. Alors chais pas, elle avait ce petit bout là-bas et comme elle connaissait bien Maurice Beraud, y lui cassait la tête pour avoir le terrain, elle leur avait cédé..... Ben c'est comme où y a Monsieur Barrot, c'est un gars de la DDE qui était venu voir ma mère et il lui avait dit, « vous avez un terrain là-bas et je pourrais y faire 3 maisons. Et si vous voulez, je vais préparer pour faire les parcelles et j'ai 3 clients qui construiraient bien là-bas ». Et puis bon, ça avait marché, c'était elle qui avait vendu ses terrains et le gars il en avait pris un avec deux autres. Y en a un qui s'appelait Badin, et puis Barrot, puis le bonhomme qui avait fait sa maison... »



*Photo collection Albert Garnier – devant, le deuxième à partir de la droite
Avec ses collègues médaillés du travail à la Papeterie Sibille.*